



CLASSIQUES
GARNIER

ANSALONE (Maria Rosaria), ARNAUD (Pierre J. L.), PIGUET (Marie-France),
« Comptes rendus », *Cahiers de lexicologie*, n° 85, 2004 – 2, p. 227-234

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-4337-4.p.0231](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-4337-4.p.0231)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2012. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

Du culturel dans le lexique et dans les dictionnaires, Revue de didactologie des langues-cultures. Études de linguistique appliquée, coordonné par Mariagrazia MARGARITO. Paris, Didier Érudition, 128, oct.-déc. 2002, p. 391-510.

Le volume s'ouvre sur *Quelques notes en guise de présentation* (p. 391-397, avec une bibliographie finale, tout comme les autres contributions) de la coordinatrice, Mariagrazia MARGARITO, depuis longtemps spécialiste de l'interaction entre lexique et culture d'un côté et entre lexique et dictionnaires de l'autre. L'auteur – concepteur infatigable de projets de recherche, réunissant de nombreux chercheurs des deux côtés des Alpes – ne s'y limite pas à anticiper les lignes directrices des études qui suivent, mais mène une réflexion de fond sur la notion même de "culturel", en soulignant la fécondité lexicale de ce néologisme par changement de catégorie grammaticale et en analysant, avec grande finesse, le rapport entre "culturel" et "encyclopédie", ainsi que la notion de "culture" elle-même.

Jean PRUVOST, spécialiste métalexicographe renommé, nous fait découvrir, dans « Le vocabulaire par l'image de la langue française », *Un outil culturel oublié : les leçons de la désaffectation* (p. 399-412), un ouvrage de grand intérêt pour la méthodologie de l'enseignement/apprentissage du lexique (concret et abstrait) et digne de trouver une place dans le cadre d'une exploration diachronique « sur l'apprentissage par les images en prenant pleinement en compte la dimension lexicoculturelle » (p. 409).

Michaela HEINZ étudie *L'exemple lexicographique à fonction culturelle dans le « Robert pour tous »* (p. 413-430), le plus petit dictionnaire français d'apprentissage comportant non seulement des exemples et des titres d'œuvres, mais aussi de véritables citations. Il s'agit donc d'un ouvrage très riche en informations encyclopédico-culturelles de type littéraire et/ou artistique, utile à préparer « les apprenants (tant français qu'étrangers) à l'utilisation des grands dictionnaires et, pourquoi pas, à leur lecture » (p. 429).

Parmi les signatures italiennes, Micaela ROSSI explore un corpus de quatre dictionnaires pour enfants (« *Quel souk dans ta chambre !* », *Images et descriptions des cultures arabe et juive dans les dictionnaires scolaires contemporains*, p. 431-445) et elle nous montre comment, loin d'être « franco-centristes », ils ouvrent leurs destinataires à une bonne perception des diversités culturelles en évitant les stéréotypes, au prix toutefois d'une certaine uniformisation, tout aussi regrettable...

Professeur de français en Allemagne, Franz Josef HAUSMANN offre un texte au titre quelque peu déroutant (*La transparence et l'obstacle, Essai de chrestolexicographie*, p. 447-454), à la recherche du « vocabulaire passif final » et, au cœur de ce dernier, du « vocabulaire passif utile », suffisant à ses yeux pour lire « *Le Figaro*, *Le Monde*, *L'Express* ou *Le Nouvel Observateur* à peu près comme un français cultivé les lirait ». L'analyse est conduite avec efficacité, non sans avoir ultérieurement sélectionné et éliminé les mots transparents intra et interlinguistiques, qui ne nécessitent pas un apprentissage structuré : les dictionnaires à 20 000 entrées lui paraissent ainsi les mieux indiqués à représenter le « savoir lexical passif qu'il faut avoir au niveau de l'examen final pour des étudiants adultes de niveau très avancé » (p. 447).

L'Italie revient à l'honneur avec Nadine CELOTTI, qui pose le problème de *La culture dans les dictionnaires bilingues : où, comment, laquelle ?* (p. 455-466). Elle en montre le rôle de plus en plus important dans le FLE, au-delà de leur pure utilisation

contrastive. Toutefois, si l'on ne saurait imaginer un lexique qui ne soit pas porteur de culture, la méfiance personnelle reste entière vis-à-vis de la 'libération' de l'emploi des bilingues pour les apprenants étrangers, surtout dans un exercice aussi délicat que celui de la version/thème...

Sur la même trajectoire, Michèle FOURMENT-BERNI CANANI, retrace *Les informations culturelles dans un dictionnaire bilingue d'apprentissage* (p. 467-479), le *Dizionario di apprendimento della lingua francese*, dont elle est l'auteur et sur lequel elle réfléchit, depuis 1998, dans divers articles parus ou à paraître. Décrivant sa macrostructure aussi bien que sa microstructure, elle met en relief convergences et/ou écarts culturels entre les deux systèmes linguistiques, pragmatiques et symboliques.

Nicole WERLY, dans *Paix : l'insaisissable définition* (p. 481-495), met en évidence constantes et variantes dans le traitement en microstructure du terme, depuis les premiers dictionnaires du XVII^e siècle jusqu'à aujourd'hui, ainsi que dans le discours sur la paix du *Monde Diplomatique* (1984-2002), vaste corpus dont ce texte ne nous offre nécessairement qu'un premier avant-goût.

La contribution de Robert GALISSON, qui clôt le volume, nous fait retrouver les grands horizons par lesquels il avait été ouvert : transcription de la *Lectio magistralis*, prononcée par l'auteur à l'occasion de la *Laurea honoris causa*, que l'Université de Turin lui a remise en 2001, son texte (*Didactologie : de l'éducation aux langues-cultures à l'éducation par les langues-cultures*, p. 497-510) met l'accent sur l'éducation comme reconquête à poursuivre, visant les vraies valeurs qui méritent un appel fort et une grande participation émotive !

L'instruction ayant montré toute son incapacité à faire face à la violence, voire même à la criminalité, qu'une société en crise a fait passer à l'intérieur des établissements scolaires eux-mêmes, il est temps d'opposer aux non-valeurs (l'argent), aux contre-valeurs (le pain et le vin pour les Français, mais le riz et le thé pour les chinois), et aux anti-valeurs (les animaux sacrifiés ou sacrifiés suivant les différentes cultures) les valeurs laïques ou publiques et/ou les valeurs religieuses ou privées en tant que « principes actifs dont la mise en œuvre permet à chacun de vivre en cohérence avec les membres de la communauté dont il se réclame » (p. 504).

Dans cette perspective les langues-cultures se doivent d'aller au delà de leur fonction "vexillaire" (le vexille étant l'étendard des armées romaines) et de devenir des modèles auxiliaires, capables de "programmer" l'intervention pratique, dans le détail concret. Gare donc à toute séparation entre la théorie et la pratique et place à l'effort « d'agir sur le vécu quotidien de l'école » afin de « rendre le monde moins opaque [...] en rallumant, chez les plus jeunes, l'envie de prendre en main leur destin, de retrouver une dignité perdue » (p. 510). L'enseignant « aventurier des espaces intérieurs », découvrant ainsi « l'ivresse d'avancer sans fin dans la connaissance et la compréhension de soi-même, sur les traces de l'autre » (p. 500), saura « conjuguer le travail et le rêve, la peine et la joie » et y attirer son public !

Maria Rosaria ANSALONE
Université de Naples Federico II

Sylvianne REMI-GIRAUD et Louis PANIER (dir.). *La polysémie ou l'empire des sens: lexicque, discours, représentations.* Lyon: Presses Universitaires de Lyon. 2003. ISBN 2-7297-0713-1. 20 €.

Avec 322 pages en petits caractères et des marges étroites, *La Polysémie ou l'empire des sens* n'est pas un mince volume. Le nombre d'articles (24) qui suivent la brève, mais excellente introduction interdit d'en rapporter ici la liste complète et à plus forte raison de les résumer. Plus utile, semble-t-il, est un classement en fonction de la manière dont les auteurs abordent la polysémie.

Du point de vue de la lexicologie, qui est le sujet des présents *Cahiers*, la polysémie est essentiellement une question de sémantique lexicale. La grande majorité des articles du recueil se situent à l'intérieur de ce domaine, avec à la marge des articles de sémiologie (L. Panier sur la Parole des mines, O. LE GUERN sur les stéréotypes picturaux). Plus proches de la lexicologie, mais également à l'intersection d'autres domaines, on trouve des articles sur la terminologie des eaux douces (J. REY) ou des mathématiques ensemblistes (V. BONNET), un article sur l'appropriation des concepts de la physique par des lycéens (G. COLLET), ainsi qu'une réflexion lexico-politologique sur la *volatilité* de l'électorat (P. BACOT) et un article sur les adjectifs du genre *lexico-politologique* (J.-C. POCHARD). D'autres domaines connexes sont représentés de manière ponctuelle, tel le traitement automatique des langues, dans lequel la résolution de la polysémie est un problème majeur (un article de M. LE GUERN sur la résolution des problèmes posés par les syntagmes nominaux complexes) ; la psycholinguistique n'a pas de place dans ce volume (certains des discours post-guillaumiens tenus dans le recueil sont certes psychologisants, mais il ne s'agit pas de psycholinguistique).

Quand on lit sous la plume de J. PUSTEJOVSKY (2002) "*much of the work in semantics and computational linguistics is now expressly concerned with the representation and processing of polysemous lexical items and phrases*" (c'est moi qui souligne), on a un peu le sentiment d'être ici dans un autre monde possible. Dans ce monde assez classique de *La Polysémie ou l'empire des sens*, il y a assez de place pour que les approches soient très variées. Variées, notamment, dans la place relative accordée à la théorisation, certaines des contributions étant essentiellement théoriques, mais la plupart associant théorie et exemples. Représentatif de ce second cas, A. CRUSE s'attaque, à partir d'exemples comme *knife*, *child* ou *card*, à un problème fondamental, celui de la limite entre effets contextuels et "micro-sens" installés dans le lexique. Les verbes de parole (et le verbe *crier* en particulier) font l'objet, dans un article à deux volets (H. CONSTANTIN DE CHANAY, S. REMI-GIRAUD), d'une articulation entre macro-structuration et micro-structuration du lexique. Dans quelques cas, qui ne manquent d'ailleurs pas d'intérêt, le lien devient plus implicite, avec, par exemple la morphologie et la créativité lexicale (même si, à leur niveau, les morphèmes lexicaux ne sont pas étrangers au phénomène de la polysémie). Trois des articles ont recours à des schémas explicatifs des théories présentées, notamment F. RASTIER qui a recours à un espace avec des bassins, des cols et des attracteurs, issu des travaux de R THOM. M. LE GUERN fait appel à l'opposition logique intensive/logique extensive. On notera que, dans un ou deux articles, la mise en schémas ou le résumé d'une théorie compliquée n'apportent pas toujours un éclairage efficace à la démonstration : preuve sans doute que la tâche d'expliquer un phénomène aussi complexe que la polysémie requiert un réel talent argumentatif !

Autre source de variance, si les données du français sont majoritaires, une ouverture est apportée par les autres langues considérées : allemand (2 articles), anglais (2), arabe (2), grec ancien (2), latin. Les unités de classes ouvertes sont omniprésentes,

comme il est normal en sémantique lexicale, mais la polysémie des modaux latins, de *in* en allemand, et les différences du genre *le placard de cuisine/le placard de la cuisine* permettent d'inclure les unités grammaticales et syntaxiques.

Le regroupement de ces 24 articles permet de repérer les influences théoriques. Il est clair que ce sont les travaux de J. PICOCHÉ (qui figure elle-même au nombre des auteurs), avec les notions de signifié de puissance et de rôles actanciels, qui ont eu le plus d'impact et plusieurs contributeurs s'en réclament expressément. Les autres articles exploitent la sémantique du prototype, éventuellement mise en question ou renouvelée par la perspective diachronique, les topoi et parcours argumentatifs, la praxématique et diverses approches de la sémiotique. La pénétration des approches étrangères est ponctuelle, avec l'article d'A. CRUSE, et c'est d'un monde un peu franco-français qu'il s'agit : si LANGACKER, par exemple, apparaît dans quatre des bibliographies, PUSTEJOVSKY est absent. Certaines des bibliographies sont cependant largement ouvertes et confirment l'érudition manifeste des articles correspondants (regrettons en passant qu'un des articles fasse mention de noms d'auteurs sans référence plus précise).

Cette réserve et les autres que j'ai pu formuler sont sans grande conséquence sur l'intérêt d'ensemble du recueil. On y trouvera des articles de bonne facture et d'un niveau théorique enrichissant, de nombreux exemples : un intéressant échantillon de la recherche en sémantique de la polysémie en France.

Pierre J. L. ARNAUD
Université Lumière-Lyon 2¹

Alice KRIEG-PLANQUE, « Purification ethnique » Une formule et son histoire, Paris, CNRS Éditions, coll. CNRS Communication, 2003, 503 p.

D'un certain point de vue, il est possible de soutenir que cet ouvrage interroge l'émergence, les emplois, la diffusion du syntagme néologique « purification ethnique » dans le discours contemporain des médias. L'expression, inédite en français, est apparue dans les récits de la guerre yougoslave publiés au printemps puis durant l'été 1992. De fait, A. K.-P. ne cherche pas seulement à étudier la formation du néologisme qui s'est imposé avec brutalité dans l'espace public en 1992.

Pour conduire son enquête au plus près des raisons linguistiques mais aussi des raisons événementielles et médiatiques de l'apparition de ce terme contemporain, elle avance, comme l'indique le titre de son ouvrage, la notion de « formule ». Cette dernière, héritée des travaux pionniers de Jean-Pierre Faye² d'une part, de ceux de Marianne Ebel et Pierre Fiala³ d'autre part, a été retravaillée avec beaucoup d'à propos, d'une manière que l'on pourrait dire très singulière, à la fois du côté d'une linguistique affirmée (maintien par exemple du concept saussurien de langue) et d'une ouverture aux savoirs pluridisciplinaires mobilisés par les besoins de l'investigation. La formule est « un objet

1 Référence : PUSTEJOVSKY, J. (2002). Polysemy and underspecification. in BEHRENS, L., ZAEFFERER, D. (ed.). *The Lexicon in Focus: Competition and Convergence in Current Lexicology*. Frankfurt: Lang. 187-208.

2 FAYE Jean-Pierre, *Langages totalitaires. Critique de la raison narrative*, Paris, Hermann, 1972.

3 EBEL Marianne et FIALA Pierre, *Langages xénophobes et consensus national en Suisse (1960-1980) : discours institutionnels 125 et langage quotidien ; la médiatisation des conflits*, Université de Neuchâtel, Faculté de lettres, 1983.

descriptible dans les catégories de la langue, (...) dont les pratiques langagières et l'état des rapports d'opinion et de pouvoir à un moment donné au sein de l'espace public déterminent le destin (...) à l'intérieur des discours » (p. 14). Elle est ici constituée par 136 variantes différentes dont 3 variantes prototypiques : « purification ethnique », « nettoyage ethnique », « épuration ethnique ». Même si les syntagmes « nettoyage ethnique » ou « ethniquement pur » (voir infra) peuvent être considérés comme des traductions d'expressions effectivement attestées en serbo-croate, A. K.-P. ne les envisage pas comme de simples calques, mais propose d'en analyser pleinement le fonctionnement au sein des discours de langue française dans le cadre de la notion de formule. Celle-ci permet de décrire de manière souple mais rigoureuse la genèse de ce « terme affreux », selon les commentaires de nombre de ses utilisateurs, en prenant en charge à la fois la pluralité lexicale de sa réalisation, les contextes discursifs de sa maturation progressive, les événements du monde qui lui ont donné naissance et dont elle a été en retour « le descripteur principal » (p. 25), et les discussions et polémiques liées à son emploi.

L'ouvrage qui se réclame d'une « recherche d'analyse du discours » (p. 15) est riche d'études et de réflexions linguistiques en situation (concernant la modalisation autonymique en particulier, mais aussi la question de la référence, celle de la polysémie ...) mobilisées pour expliciter au plus près de la matérialité des énoncés tout ce dont ils sont porteurs, le plus souvent de façon implicite. Il offre par ailleurs au lecteur des commentaires solidement argumentés sur la fabrication de l'information par les médias. Nous privilégions dans ce compte rendu les points intéressant plus directement les études lexicales en discours.

Deux grandes parties organisent l'ouvrage qui s'appuie sur un large corpus d'énoncés relevés dans la presse (près de cinquante titres différents) et plus largement dans des revues d'idées, revues scientifiques, brochures, chansons, rapports institutionnels, dictionnaires... publiés entre 1980 et 1994. Les analyses quantitatives utilisent un corpus clos formé par l'ensemble des numéros du *Nouvel Observateur*, de *L'Express* et du *Monde* durant la même période.

La première partie restitue les contextes dans lesquels la formule a pris corps : la guerre yougoslave et son traitement par les médias. Elle porte essentiellement sur les événements et les différents discours qui se déploient alors en France pour en rendre compte. La formule apparaît de manière récurrente dans la presse française avec la découverte des camps de détention massive en Bosnie au début du mois d'Août 1992. Les informations concernant l'existence de camps où les détenus ne seraient pas de simples prisonniers de guerre mobilisent alors la référence au nazisme : les camps, perçus comme instruments d'un projet de « génocide », sont désignés le plus souvent par les syntagmes « camps de concentration » ou « camps de la mort » entraînant parfois quelques attestations de la formule sous la forme « camps de purification ethnique » et dans une moindre mesure « camps de nettoyage ethnique », « camps d'épuration ethnique » (p. 45). La formule prend place dans le récit médiatique tenu sur la guerre, lequel se nourrit à la fois des « textes-clés » publiés en Yougoslavie avant les conflits, et des discours qui s'élaborent progressivement autour de certaines informations : celui d'un projet organisé de destruction d'une partie de la population avec les viols, celui de la honte à propos de Srebrenica, celui du réveil des consciences suite à l'obus du marché de Sarajevo, celui du doute sur l'information...

La seconde partie consacrée aux formes, trajet, et usages de la formule, examine d'abord les modalités de son apparition et commente ensuite les problèmes soulevés par l'emploi jamais serein d'une telle expression.

L'analyse de l'émergence de la formule dans la presse illustre de manière très convaincante comme nous verrons, les possibilités ouvertes par une démarche qui

associe plusieurs approches linguistiques et s'attache en particulier aux transformations des catégories grammaticales au terme desquelles le néologisme s'installe durablement dans les discours.

L'étude débute par l'établissement de la liste des variantes qui supportent la formule. Cette liste montre la présence des principales catégories grammaticales élémentaires : syntagmes nominaux (« nettoyage », « épuration ethnique »...), syntagmes adjectivaux (« ethniquement pure », « nettoyé ethniquement »...), syntagmes verbaux (« auraient purifié ethniquement »,...). Elle montre également que les syntagmes nominaux sont les plus usités, et que parmi eux celui de « purification ethnique » demeure le plus fréquent dans chacun des trois journaux surveillés. Du point de vue de la temporalité des événements, cette liste permet aussi de distinguer deux périodes dans l'émergence de la formule : celle de sa genèse entre 1980 et mai 1992 caractérisée par une fréquence faible et l'emploi presque exclusif du syntagme « ethniquement pur », et celle de sa mise en circulation de mai 1992 à 1994 avec des fréquences élevées et une diversité dans les variantes dominée par l'expression « purification ethnique ». L'examen précis, systématique et quantifié des différentes variantes, met en effet en lumière que les plus employées ne sont pas les plus précocement usitées. Si « purification ethnique », « nettoyage ethnique », et dans une moindre mesure « épuration ethnique » (p. 225) se détachent par leur fréquence, elles ne sont cependant que tardivement attestées. C'est donc le syntagme « ethniquement pur » sous toutes ses différentes formes déclinées qui se présente le plus tôt, dès le numéro du *Monde* daté du 1^{er} août 1981, celui de « purification ethnique » n'apparaissant que le 28 mai 1992 dans *Le Monde* (p. 247-249). L'examen des premiers énoncés qui attestent ce syntagme initial établit qu'il détermine le Kosovo. Plus exactement, il renvoie aux discours des nationalistes serbes des années 80 qui en usent pour qualifier le Kosovo, « un Kosovo ethniquement pur », c'est-à-dire un Kosovo tel que les Kosovars albanais chercheraient à le rendre en prenant des mesures contre les Serbes. Dans un des « textes clés » par exemple, *Le Mémoire* publié à Belgrade en 1986, l'expression est présente à deux reprises. Dès ses premières occurrences, la formule « fonctionne comme un instrument d'accusation » (p. 268) et manifeste deux régularités d'usage qu'elle conservera dans la suite de son existence : elle désigne un projet attribué à autrui et elle est « représentée comme un mot des autres, désignant le projet que ces autres, à eux-mêmes, se donneraient » (p. 261). La période de mise en circulation de la formule correspond à l'émergence des syntagmes nominaux : « purification ethnique », « nettoyage ethnique », « épuration ethnique », c'est-à-dire à la nominalisation de ses expressions premières. Si le syntagme adjectival dépend toujours étroitement du substantif déterminé et marque ici un ancrage référentiel et énonciatif précis, il n'en va pas de même avec les syntagmes nominaux. La nominalisation qui a valu à la formule le succès que nous lui connaissons en même temps qu'un emploi le plus souvent problématisé sous des formes diverses dans les énoncés, le guillemetage en particulier, passe sous silence, efface l'identification des acteurs et des lieux de l'action. La formule s'émancipe si l'on peut dire de la dépendance référentielle presque territoriale propre à la « proto-formule » (la réalisation de la formule durant sa genèse) et bascule de l'ordre de la description d'un événement identifiable à celui d'une abstraction généralisante. Elle devient ainsi apte à fonctionner comme catégorie dénominative et capable de désigner des référents extérieurs au conflit yougoslave (p. 418).

L'inventaire des référents auxquels elle renvoie alors fait apparaître une forte diversité des événements concernés dont le dénominateur commun semble assez rudimentaire : « on pourrait dire que relève manifestement de la catégorie 'purification ethnique' toute pratique (pression au départ, expulsion organisée, tracasserie administrative, ..., atteinte à l'intégrité physique, meurtre, assassinat...) exercée à

l'égard d'une ou de plusieurs personnes en fonction de son ou de leur appartenance à un groupe quelconque (race, ethnie, confession religieuse, opinion politique, parti politique, nationalité, et tout groupe identitaire construit) » (p. 428).

Peut-on penser trouver dans ce contexte d'une rare complexité, où se mêlent plusieurs langues et plusieurs conflits, le « grand créateur » de ce syntagme néologique descriptible comme une nominalisation ? Allant jusqu'au bout de sa recherche, poursuivant cet éventuel 'néologiste' jusque sur les terres de sa « récolte » A. K.-P. avance qu'il pourrait s'agir de journalistes et d'intellectuels français qui ont ainsi traduit une expression puisée dans le discours des assiégés à Sarajevo : « les voyageurs rapportent que les assiégés disent que les Serbes rêvent de –ou ne jurent que par-la 'purification ethnique' », c'est-à-dire que la formule est « arrivée par colportage » (p. 301-302), et là encore elle appartient aux discours de ceux qui accusent.

Ce remarquable travail d'investigation langagière dans le monde de la guerre et des médias se clôt en décembre 1994, laissant à « son destin » une formule engendrée par les conflits yougoslaves et leurs récits, devenue expression majeure du discours politico-médiatique du 20^{ème} siècle finissant. L'analyse exemplaire de son histoire et des questions que pose l'existence même d'un tel signe linguistique invite à suivre, comme le propose l'auteur, un semblable fil d'Ariane à propos d'autres figures.

Marie-France PIGUET
CNRS-ENS/LSH Lyon

Jean PRUVOST, Jean-François SABLAYROLLES, *Les néologismes*, Paris, PUF (« Que sais-je ? », n° 3674), 2003, 128 p.

Combien de temps vit un néologisme ? Pendant combien de temps est-il utilisé par les locuteurs natifs sans avoir encore perdu sa nature de « nouveauté » ? Si son intégration dans un des dictionnaires de langue attitrés (pour le français, les dictionnaires Larousse, Robert, Hachette, etc., avec les problèmes lexicographiques et dictionnaires correspondants) en consacre l'entrée définitive dans le patrimoine lexical, en marque-t-elle aussi la mort en tant que néologisme ? Et qu'en est-il du néologisme qui n'entre pas dans les dictionnaires, disparaissant après une circulation éphémère dans le discours ? Est-il suffisant d'enregistrer les néologismes à l'oral ou faut-il qu'ils soient aussi attestés à l'écrit ? Et enfin et surtout, quelle est sa nature, emprunt d'une autre langue vivante, formation par construction à partir des langues mortes et vivantes, fruit ludique de la créativité humaine... ?

À ces questions, et à beaucoup d'autres, qui font aussi l'objet de l'activité de commissions de terminologie et d'associations et organismes plus ou moins officiellement reconnus en France, répondent Jean PRUVOST et Jean-François SABLAYROLLES, dans ce nouveau volume de l'encyclopédie de poche que constitue la collection « Que sais-je ? ». On sait que ce type d'ouvrage a pour caractéristique d'offrir à un public cultivé une réflexion à la fois précise, clarifiante et non jargonnante sur un sujet confié à des spécialistes attitrés de la matière : l'objectif est atteint.

Pour en revenir à la première des interrogations évoquées, si Pierre GILBERT, pour son *Dictionnaire des mots nouveaux* de 1971, constituait son corpus sur les dix dernières années de production langagière, dans ce début de XXI^e siècle « l'omniprésence des médias et la diffusion instantanée des mots » obligent semble-t-il aujourd'hui les linguistes « à restreindre à moins de cinq ans la durée accordée au

sentiment de la néologie». Cela ne signifie pas nécessairement qu'il y ait une augmentation de la production néologique : les époques les plus fécondes dans son histoire – dont les auteurs vont dépoussiérer les origines déjà dans « l'instable Moyen Âge spontanément créatif » – ont été en effet, d'un côté, celles où la réaction conservatrice et le jugement de valeur négatif vis-à-vis des néologismes se sont manifestés de la façon la plus virulente (XVI^e et surtout XVII^e siècle), et de l'autre, celles qui ont vu des mouvements littéraires entiers en faire leur propre drapeau, depuis le « J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire » de Victor Hugo jusqu'aux inventions des Symbolistes et Surréalistes les plus ardents.

Le linguiste et le professeur de langue seront surtout intéressés par la discussion savante et limpide sur le concept « plurivalent » d'un processus inexplicé mais naturel, qui pousse à s'interroger sur le fonctionnement même de la langue (ch. I), et par les fines analyses sur la nature du néologisme (ch. IV). En l'occurrence, sont forcément analysés les différents processus de la néologisation : nouvelle forme et nouveau sens (particulièrement fécond en français avec le phénomène de la siglaison et des mots-valises, de *sidatique* à *comescope*) ; nouveau sens pour une forme existante (la *souris* de l'ordinateur) ; nouvelle forme pour un sens ancien (souvent liée au contexte social, *mère célibataire* pour *filie mère*) ; réintroduction, enfin, de formes (souvent dans les domaines de spécialité, par exemple *gouvernance*).

On ne manquera pas de « goûter », avec le même plaisir qu'y trouvent les auteurs, à *La richesse de ses modes de création* (ch. V). Prenant pour point de départ la tripartition non hiérarchisée traditionnelle en néologie formelle, néologie sémantique et emprunt – à laquelle avait été déjà ajouté le changement de catégorie grammaticale et le verlan, ainsi que les mots qui réapparaissent et la siglaison – Jean PRUVOST et Jean-François SABLAYROLLES dressent une intéressante grille typologique des matrices lexicales. De fait, les différentes parties de l'ouvrage ne sont pas attribuées à l'un ou l'autre, mais quiconque a connaissance de leur production scientifique n'aurait pas trop de mal à en retrouver les traces (marquées aussi parfois par une non homogénéité des notes en bas de page). Les matrices lexicales peuvent être ou bien internes à la langue même : morpho-sémantiques (les plus nombreuses : préfixation *entarttrer*, suffixation *droits de l'homisme*, dérivation inverse *alphabeté...*), syntactico-sémantiques (conversion *e-book*, néologie combinatoire *je calme*, restrictions et extensions de sens et toutes les différentes figures rhétoriques...), simplement morphologiques (troncation, *petit déj'* et siglaison, *sdf*) ou encore pragmatiques (surtout dans la publicité et le discours journalistique) ; ou externes : le cas des emprunts (et faux emprunts, que nous aimons mieux définir « faux exotismes », *tennisman*).

Souvent, la limite entre les différentes formes – jeux de mots, jeux avec les mots, aussi bien que nécessité de « donner un nom » aux biens et marchandises fruits de la production technologique et matérielle – n'est pas si nette que la grille semble le suggérer et l'attribution à plusieurs « cases » de certains mots nouveaux n'en est pas évitée, car la langue – on le sait – finit souvent par échapper à toute structuration rigide.

Au total, l'ouvrage, à la fois synthèse et prospective réussies, constitue un excellent support de réflexion sur la néologie, un phénomène consubstantiel de toute langue vivante. La bibliographie finale fait référence à celles d'autres ouvrages déjà publiés par les auteurs et par d'autres spécialistes, en les complétant très utilement.

Maria Rosaria ANSALONE
Università di Napoli Federico II